

La démonstration Russell critique de Kant

Jean-Gérard Rossi

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Tout en reconnaissant l'importance historique de Kant présenté à plusieurs reprises comme le fondateur de l'épistémologie moderne, Russell n'a cessé d'émettre tout au long de sa carrière philosophique, des jugements très sévères sur l'auteur de la *Critique de la Raison pure*. Ces jugements peuvent paraître excessifs, hâtifs, à l'emporte pièce (« Kant fut une pure calamité », « Kant me rend malade ») mais rien ne serait plus erroné que d'y voir l'expression d'une méconnaissance, voire le fruit d'une lecture hâtive de l'oeuvre kantienne. Le jeune Russell, comme en témoigne l'*Essai sur les Fondements de la Géométrie* de 1897, avait étudié avec grand soin la philosophie critique, s'était efforcé de l'« évaluer » à l'aune de ce qui constituait à l'époque la « modernité », à savoir la « métagéométrie » et la logique néo-hégélienne de Bradley et de Bosanquet. Le trait remarquable c'est que le jugement porté sur Kant par Russell demeurera à peu près le même dans ses grandes lignes lors même que Russell aura abandonné l'« idéalisme » de sa jeunesse, aura profondément modifié ses conceptions philosophiques et aura trouvé de nouvelles raisons de s'opposer à la philosophie kantienne.

Toujours néanmoins Kant sera loué pour avoir insisté sur la notion d'a priori mais blâmé d'en avoir donné une version trop psychologique, trop empirique. Ce que Russell reproche à Kant, de l'*Essai sur les Fondements de la Géométrie* à *Human Knowledge* son dernier grand ouvrage philosophique, daté de 1948, c'est d'être trop subjectif, c'est de permettre que la

description du monde soit déterminée par la connaissance humaine. Cette constance dans la critique de la philosophie kantienne ne fait peut-être que renvoyer à ce qui constitue l'unité même de la pensée russellienne, à travers tous ses aléas, à savoir son réalisme.

Nous commencerons par étudier la position défendue par Russell dans l'*Essai sur les Fondements de la Géométrie*. C'est sans doute dans cet ouvrage que l'analyse de la philosophie kantienne est la plus approfondie et que Russell témoigne le plus de « sympathie » pour la philosophie critique. C'est dans le cadre de cette analyse que se nouent en fait les principaux éléments de l'appréciation de la philosophie kantienne par Russell.

Nous essaierons de repérer ensuite, à travers l'évolution de la philosophie russellienne, les divers éléments de la critique adressée à Kant, surtout de déterminer le sens et la portée des nouveaux arguments allégués à son encontre. Ceci nous permettra de déceler à travers la volonté de répondre à Kant le souci de constituer une philosophie de substitution.

RUSSELL, LECTEUR DE KANT

Couturat ne s'y trompe pas qui, dans sa recension de l'ouvrage, définit l'*Essai sur les Fondements de la Géométrie* de Russell comme « l'esthétique transcendantale de Kant, revue, corrigée et complétée, à la lumière de la Métagéométrie » (in *Revue de Métaphysique et de Morale*. 1898, 6, p. 355). La question est effectivement pour Russell d'évaluer la théorie kantienne de la connaissance à la lumière des développements des mathématiques au cours du XIX^{ème} siècle, en particulier des géométries non-euclidiennes et de la géométrie projective.

Il faut souligner que ce type de question était au centre des préoccupations de beaucoup d'auteurs à l'époque, comme l'ont bien montré de récentes études consacrées à la phase « idéaliste » de la pensée russellienne (nous citerons en particulier *Russell's Idealist Apprenticeship* de N. Griffin - Oxford - 1991 et *Russell Idealism and the Emergence of Analytic Philosophy* de Peter Hylton - Oxford 1990).

Le problème posé par les géométries non-euclidiennes c'est que divers espaces étant construits à partir d'axiomes différents la thèse selon laquelle l'espace euclidien est le seul espace à envisager perd de sa plausibilité. Or lorsque Kant pour expliquer le caractère apodictique des propositions de la géométrie (euclidienne, bien entendu, puisqu'il ne peut en connaître d'autres) présuppose un espace doté d'un certain nombre de propriétés ; cet espace est l'espace euclidien, et le caractère nécessaire de ces propriétés est expliqué par le fait qu'il y a une intuition a priori de l'espace. En d'autres termes, la constitution même de notre esprit nous conduit à penser les phénomènes dans le cadre de l'espace euclidien, ce qui peut expliquer le caractère nécessaire de la géométrie (euclidienne). Si donc il y a d'autres géométries la question se pose de savoir si elles ont elles aussi un caractère apodictique (en quel sens ?) et si il leur correspond également une intuition. Aux yeux de beaucoup l'existence même d'une métagéométrie (c'est-à-dire des géométries non-euclidiennes) indique clairement que l'espace euclidien étant un espace parmi d'autres, il n'y a pas lieu de le rattacher à quelque chose de nécessaire. Kant semble donc condamné.

On a pu ainsi croire que la Métagéométrie est de nature à ruiner la théorie kantienne de la connaissance. La géométrie euclidienne ayant perdu de son exclusivité et son apodicticité, la théorie *ad hoc* élaborée par Kant pour justement rendre compte du caractère nécessaire et *a priori* des propositions de la géométrie euclidienne semble devoir perdre du même coup toute justification, voire toute raison d'être.

La position de Russell est beaucoup plus nuancée que celle de nombre de ses contemporains. Russell continue de prendre au sérieux la philosophie kantienne et à ses yeux l'importance de Kant reste incontestable : « vraies ou fausses ses opinions sur la géométrie ont

contribué à former les opinions et à régler le mode d'exposition de presque tous les auteurs récents » (*Essai sur les Fondements de la Géométrie*. p. 69). Son analyse de la position kantienne est approfondie. Russell souligne que l'argumentation kantienne est double : Kant utilise la déduction transcendantale et la déduction métaphysique et il ne saurait être question de les traiter de la même manière.

Partant du fait que la géométrie euclidienne (la seule envisagée à son époque) est apodictique (tout au moins le croit-il) Kant remonte jusqu'à ses conditions de possibilité et en infère que l'espace doit être *a priori* et subjectif. C'est là la déduction transcendantale, la théorie de l'espace y est dérivée du caractère apodictique de la géométrie. Elle est seule à apparaître dans les *Prolégomènes* et elle est utilisée dans la Seconde Préface de la *Critique de la Raison Pure* conjointement avec la déduction métaphysique. Avec cette dernière l'*a priori* et la subjectivité de l'espace sont prouvées indépendamment de la géométrie. Telle est la présentation de Russell. Elle est, on le voit, fidèle au texte kantien et n'en constitue en aucune manière une simplification.

Or nous ne pouvons plus affirmer le caractère apodictique de la géométrie euclidienne. L'argument tiré de la géométrie est donc bel et bien ruiné par la Métageométrie, tant du moins qu'il concerne les propriétés appartenant à l'espace euclidien. Mais Russell n'en conclut pas pour autant que la Métageométrie invalide la théorie kantienne. Il note simplement qu'elle rend caduque et inopérante la déduction transcendantale de l'espace. Quant à la déduction métaphysique « elle conserve autant de force qu'elle en a jamais pu avoir » (*Essai sur les Fondements de la Géométrie*. p. 72). On ne peut pas la réfuter pour des raisons purement géométriques. « La thèse de Kant ne peut être renversée par la géométrie seule » (*Essai sur les Fondements de la Géométrie*. p. 72). Si on veut l'attaquer il faut mettre en cause la doctrine des jugements synthétiques et des jugements analytiques et réfuter les deux premiers arguments de l'esthétique transcendantale, à savoir l'argument en vertu duquel pour que je puisse me représenter les choses comme extérieures à moi et extérieures les unes aux autres il faut que je possède déjà la représentation de l'espace et l'argument selon lequel nous pouvons imaginer l'espace vide mais non pas l'absence d'espace. De ces deux arguments en faveur du caractère *a priori* de l'espace, Russell ne retient que le premier, le second étant manifestement faux.

En ce qui concerne la doctrine des jugements synthétiques et des jugements analytiques Russell entreprend de la réfuter du point de vue de la logique néo-hégélienne de Bradley et de Bosanquet qui, en 1897, lui semble constituer un horizon indépassable. Ces logiciens modernes (entendons par là Bradley et Bosanquet), nous dit Russell, ont rejeté la doctrine des jugements analytiques et des jugements synthétiques ainsi que celle, corrélative, de la distinction entre sujet et prédicat (les jugements analytiques étant ceux dans lesquels le prédicat est compris nécessairement dans le sujet, les jugements synthétiques ceux dans lesquels le prédicat ajoute quelque chose au sujet). Dans la théorie logique épousée ici par Russell le jugement n'est pas une paire d'idées, ni une paire de termes, il ne met pas en relation un sujet et un prédicat. Il constitue lui-même un tout et peut être envisagé comme un « adjectif » ou un prédicat de la Réalité envisagée comme Totalité et comme seul vrai sujet. Envisagé de la sorte le jugement ne peut être dit analytique ou synthétique au sens ordinaire du terme. S'il en est ainsi la distinction entre jugement analytique et jugement synthétique perd de sa pertinence et la notion même de jugement synthétique *a priori* doit être abandonnée. Russell considère ces analyses comme des acquis et il est intéressant de lire sous sa plume qu'il n'accorderait pas d'attention à cette théorie « si un kantien français enthousiaste, M. Renouvier, ne l'avait récemment invoquée (*Revue de Métaphysique et de Morale*. 1898, 6. p. 73).

En ce qui concerne les arguments de l'esthétique transcendantale critiqués par Russell, nous avons souligné que le second était écarté comme faux. Reste donc le premier lié à l'extériorité. Russell admet la conception kantienne selon laquelle il doit y avoir quelque « forme de sens externe » comme condition de possibilité de l'expérience. Mais il reproche à Kant d'en donner une version trop psychologique. Russell cite Kant écrivant : « pour que les

sensations puissent être attribuées à quelque chose d'extérieur à moi... et pour que je puisse être capable de les représenter comme en dehors et à côté les unes des autres... il faut que la représentation de l'espace soit déjà présente », pour souligner que « la question devrait porter seulement sur l'extériorité mutuelle des choses représentées, et non sur leur extériorité par rapport au moi » (*Essai sur les Fondements de la Géométrie*, p. 78). En bref l'argument kantien doit être repris mais à condition d'être « dépsychologisé » si l'on peut dire et d'être présenté de manière purement logique comme « forme d'extériorité » rendant compte du fait de l'altérité. De plus Russell souligne la limitation même de la conception kantienne en tant qu'elle s'applique à l'espace euclidien. En rendant l'argument purement logique on se donne en fait les moyens de pouvoir l'appliquer « à toute forme d'extériorité qui pourrait exister ».

Dans la conception kantienne la représentation originare de l'espace est une intuition a priori. L'espace est la forme du sens extérieur. C'est un espace euclidien. La forme euclidienne de l'espace est donc la forme *a priori* du sens externe. La géométrie étant concernée par l'espace, son caractère apodictique renvoie au fait que nous avons de l'espace une intuition a priori, donc à la constitution du sujet connaissant.

Or il y a là l'expression d'une conception trop restreinte et désormais dépassée de la géométrie. Russell va prendre comme hypothèse de travail la possibilité pour la géométrie projective de servir à une refonte de la position kantienne, refonte qui tout en conservant certains acquis jugés définitifs permettrait d'étendre le champ d'application de la philosophie critique et de la « purifier » en quelque sorte.

Une étude approfondie de l'histoire de la géométrie au cours du XIXème siècle a permis en effet à Russell d'acquérir la conviction que la géométrie projective introduite par Cayley dans son mémoire de 1859 et développée par Klein (dont le célèbre « Programme d'Erlangen » de 1872 consacre le rapprochement entre géométrie projective et géométrie non-euclidienne), que cette géométrie projective donc peut par son caractère général et sa vertu « intégrative » permettre d'adapter le kantisme aux mathématiques contemporaines.

Alors que la géométrie euclidienne et les géométries non-euclidiennes s'intéressent aux propriétés quantitatives, métriques, la géométrie projective s'intéresse aux propriétés qualitatives, descriptives, de l'espace. L'espace n'est plus conçu comme un ensemble de grandeurs mais comme un ensemble de positions.

Les axiomes de la géométrie projective sont communs à tous les espaces, ils vont apparaître comme « l'expression la plus simple et la plus complète des conditions indispensables de tout raisonnement géométrique ». Russell va s'efforcer de montrer que « la géométrie projective, en tant qu'elle traite seulement des propriétés communes à tous les espaces, est entièrement a priori, qu'elle n'emprunte rien à l'expérience et qu'elle a pour objet comme l'arithmétique une création de l'entendement pur » (*Essai sur les Fondements de la Géométrie*, p. 51). La géométrie projective est nécessairement vraie de toute forme d'extériorité et elle peut se définir comme « la science qualitative de l'extériorité abstraite ».

La géométrie euclidienne et les géométries non-euclidiennes peuvent être traitées jusqu'à un certain point comme des cas dérivés de la géométrie projective. Bien qu'antérieures, au point de vue historique, elles sont logiquement postérieures à la géométrie projective. Elles ont des axiomes qui sont *a priori* en tant qu'elles les partagent avec la géométrie projective, mais elles ont aussi des axiomes qui leur sont propres, dont certains sont empiriques. Elles diffèrent entre elles par leurs propriétés métriques.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

